

Si sur mon lit de mort j'ai le temps et la connaissance, tout comme est vive en moi ce soir l'espérance de voir exaucé un dernier désir, je demanderai à ma famille, à mes amis, que me soit montrée pour la dernière fois cette petite estampe en couleur que j'ai dans ma chambre lointaine, suspendue au mur derrière moi. Les enfants, quand ils pleurent, ne demandent pas à voir le paradis. Il suffit d'un rien pour les calmer. Il suffit de leur dire de regarder, de regarder de tous leurs yeux cette cage, ou cet éventail, ce rat ou cette rose, une lampe ou une balance. Parfois c'est une balle ; une balle dans leurs mains vaut plus que le paradis. Cette petite estampe qui me tomba sous les yeux, non pas par hasard, mais selon le destin, le jour où je feuilletais dans une librairie de la ville un album de reproductions en couleur, a pour moi le même pouvoir magique que la balle dans les mains d'un enfant. Le pouvoir d'arrêter net les larmes, je pourrais dire avec la plus extrême pudeur, le pouvoir du coup brusque d'une main sur la nuque qui étanchait le saignement de nez quand j'étais un jeune garçon. Non que la petite estampe ait changé le cours de ma vie (à aucun de nous désormais il ne peut survenir plus grande surprise que d'écrire encore quelque vers, quelque hendécasyllabe un peu décousu) - non que la petite estampe ait changé en rien mes sentiments ou mes folies. Mais elle a donné un sens à mes tourments, à mes espérances, une raison à mes journées. Une fois, à une personne très proche de moi, une femme ou peut-être un ami, je ne sais plus, j'ai fait une confidence très secrète, je lui ai dit un jour : je serais heureux si, avant de mourir, je pouvais écrire un poème qui vaille cette image. Je ne demandais pas grand-chose, mais à coup sûr une chose qui me suffisait, qui me suffirait pour toujours, plus que de manger ou d'aller à un mariage. Je ne demandais pas d'écrire la *Vita Nova* ou *La Sera del di difesta* Je demandais autre chose : je voulais exprimer de ma vie le charme qu'il y avait en cette image, la paix enclose en ces figures, non la peine, non le ciel, mais le bonheur de cette promenade de gens qui s'en vont un dimanche après-midi le long du fleuve. Mais à chaque fois que je me souviens de cette estampe, je m'aperçois que je m'en suis toujours plus éloigné, je m'aperçois que j'ai trouvé un sens qui s'écarte de cette vérité. Certes, en ce temps-là, j'étais parvenu à une habileté extrême pour découvrir dans ma vie le charme de certaines heures, de telles ou telles apparitions à certaines heures, de certaines apparitions en tels ou tels lieux. Je pensais alors qu'une date suffisait pour être pour moi poésie, qu'il suffisait d'écrire « Gènes, 14 avril 1938 », ou bien une simple adresse sur une carte postale, pour m'évoquer un ami, une rue, une ville. Ma vérité s'appauvrissait, mais à chaque fois que je

regardais cette petite estampe j'y trouvais toujours quelque chose de plus, quelque chose que je ne parvenais pas, moi, à exprimer, que peut-être je n'arriverais jamais à dire, sinon à moi-même, et qui me serait certainement révélé au moment de mourir. À présent, j'essaie parfois de surmonter cette tendre timidité. Mais je m'aperçois que je me dérobe, que je me trahis. A présentée sais que dans les moments de tristesse et de solitude, quand les paroles des autres m'arrivent de trop loin et me prennent au dépourvu, apportant des messages que je comprends de moins en moins à cause de la distance, à cause de la solitude, je m'attache désespérément à la vérité de cette petite estampe. Ma consolation, c'est de m'être approché plus que quiconque de cette vérité, de l'avoir aimée plus que toute autre chose au monde, d'avoir aimé dans cette vérité ce peu de la vie qu'il m'importe de me rappeler, le peu de moi qu'il me plaît de cacher. Je sais que cette petite estampe est de toutes les choses du monde, plus que ma mère, plus que mon amour, plus que mes deux ou trois amis, ce qui me ressemble le plus. Elle me ressemble comme mes vers, les quelques vers qui me ressemblent et qu'aucun ne découvrira parmi ceux que j'ai écrits, peut-être même pas les personnes qui me ressemblent le plus. Je crois qu'au monde ils sont bien peu, ceux qui désirent ressembler à ma petite estampe plutôt qu'à un sonnet de la *Vita Nova* ou aux vers divins de *La Sera ciel di di festa*. Ils sont rares, ceux dont le cœur peut contenir tant de faiblesse.

*Au pas inégal des jours* de Leonardo Sinisgalli,

traduit de l'italien par Odette Kaan, éditions de la Coopérative, 2019.